

lui dit alors Carmen, et demain comme aujourd'hui je vous donnerai deux louis.

Le porte-clef fit un geste qui signifiait clairement :

—L'homme et l'argent seront les bienvenus !...

Et il sortit, tout joyeux de cette aubaine inépuisable.

La scène que nous venons de raconter avait précédé l'entrevue quotidienne de Carmen et de Moralès.

—As-tu des nouvelles à me donner ? demanda avidement ce dernier aussitôt qu'il se trouva en face de sa sœur.

Mais il eut beau questionner et supplier, il ne put tirer de la gitane autre chose que cette réponse laconique :

—Tout va bien !...

Avons-nous besoin d'expliquer à nos lecteurs ce qui se passa dans l'esprit et dans le cœur de Quirino à partir du moment où il eut quitté la prison ? Les moins clairvoyants ont compris que l'Indien venait de retomber sous le charme de la sirène irrésistible ! Complètement subjugué et aveuglé, il oubliait toutes les douleurs, toutes les trahisons, toutes les hontes, tous les crimes du passé, pour ne se souvenir que de cette beauté plus que jamais rayonnante ! Il imposait silence au cri d'alarme de sa conscience et de sa raison pour n'écouter et n'entendre que la voix harmonieuse de l'enchanteresse ! Une seule chose existait pour lui désormais en ce monde, c'était son amour renaissant ?...

Non-seulement il ne maudissait plus Carmen, non-seulement il lui pardonnait, mais il la plaignait, mais il l'excusait ; la gitane cessait d'être une coupable justement punie, pour devenir une victime poursuivie par le mauvais sort ! En un mot, la fascination était complète ! Quirino relevait le piédestal, et sur ce piédestal il replaçait l'idole !

—Elle m'aime ! se disait-il, elle m'a toujours aimé !... c'est moi qu'elle regrette en ce moment et non pas la vie, car elle comprend enfin que le bonheur était dans mon amour et dans mes lointaines forêts ! Telle je l'avais rêvée autrefois, telle je la retrouve aujourd'hui ! mais je ne la retrouve, hélas ! que pour la perdre !

Nous devons renoncer à faire comprendre les ravages qu'exerçait une telle pensée dans l'âme ardente de l'Indien. Les juges par qui la gitane avait été condamnée lui semblaient des monstres, et des assassins... Tel était son délire étrange, qu'il songeait à se venger d'eux !...

Cependant il fallait accomplir la dernière volonté de Carmen, il fallait la soustraire aux horreurs d'une mort ignominieuse. Quirino se procura du poison, mais à peine ce poison fut entre ses mains, qu'il frémit d'épouvante à l'idée d'abréger, ne fût-ce que d'une heure, ne fût-ce que d'une minute, l'existence de celle qu'il adorait avec une croissante frénésie.

—Oh ! s'écria-t-il dans un transport de passion farouche, ma vie pour sa vie ! mon sang pour son sang !... il faut qu'elle vive !... il le faut !... Mais comment ?...

Et pendant toute la nuit, l'intelligence surexcitée de l'Indien vint se briser contre cette terrible demande qui resta pour lui sans réponse.

On voit que les espérances et les prévisions de Carmen étaient réalisées, sinon dépassées, et que la gitane avait eu raison de répondre aux questions de son frère, ces trois mots :

—Tout va bien !...

Le lendemain, Quirino fut introduit comme la veille dans le cachot où l'ex-baladine l'attendait avec une impatience et une anxiété fébriles.

Les premières paroles de l'Indien furent celles-ci :

—Carmen, ne me demandez plus de vous apporter la mort !... Le poison foudroyant qu'hier je vous ai promis, je vous le refuse aujourd'hui ! Ce que je veux vous donner, c'est la vie !... dussé-je incendier votre prison... dussé-je égorger l'un après l'autre tous ceux qui vous gardent ici, je vous sauverai et vous ferai libre !...

—Ah ! s'écria Carmen d'une voix frémissante, vous m'aimez donc encore, Quirino ?...

—Elle demande si je l'aime !... murmura l'Indien en appuyant sa main sur le côté gauche de sa poitrine. Faut-il, pour le lui prouver, jeter à ses pieds mon cœur tout sanglant ?... je suis prêt !...

—Je te crois !... je te crois !... répondit impétueusement la gitane, et je n'ai plus rien à désirer ici bas, puisque ton cœur m'est rendu !... Ah ! maintenant, je puis mourir !...

—Il faut vivre !...

—C'est impossible !...

—Je te sauverai !...

—Il faudrait un miracle pour me sauver, et si ce miracle m'était offert, je le refuserais !... dit lentement Carmen avec un sourire mélancolique.

—Tu refuserais la vie ?...

Oui.

—Pourquoi ?

—Pour la meilleure de toutes les raisons... Je ne suis plus digne de toi !...

Alors commença entre la gitane et l'Indien un combat de générosité dans lequel, comme bien on pense, l'avantage finit par rester à Quirino.

Une fois décidée, par les instances de ce dernier, à se laisser soustraire à la prison et à la mort, l'ex-baladine appliqua toutes ses facultés intellectuelles à détailler un plan d'évasion qu'elle avait en partie combiné d'avance. Elle interrogea l'Indien sur la façon dont le guichetier aux louis d'or l'introduisait dans la prison, et elle apprit qu'après lui avoir fait franchir la porte principale, gardée par deux sentinelles et attendant à un corps de garde qu'occupaient une douzaine de soldats, jouant et buvant, il l'amenait jusqu'au cachot en suivant un long couloir dérobé, où ne se trouvaient d'habitude ni fonctionnaires ni surveillants.

Carmen, aussitôt qu'elle fut au courant de ces particularités, donna ses instructions à l'Indien, et, de peur qu'il n'en oubliât quelqu'une, elle prit

soin de les écrire sur des feuilles de papier apportées la veille par le guichetier.

Quirino partit ivre de joie et d'espérance, et voyant déjà, dans un radieux mirage, Carmen endormie sur son cœur sous les ombrages séculaires des forêts de son pays natal.

—Eh bien, ma sœur ? demanda Moralès, une heure après.

—C'est pour demain, répondit la gitane.

Le lendemain arriva. L'honnête porte-clefs que nous connaissons entra dans le cachot de Carmen et lui apporta son repas du matin.

—Est-ce qu'il n'y aura personne à vous amener aujourd'hui ? demanda cet homme, qui prenait goût aux pièces d'or et qui se disait, avec raison, que la prisonnière n'ayant plus qu'un petit nombre de jours à vivre, il fallait profiter au plus vite de ses dispositions généreuses.

—Personne, fit Carmen en secouant la tête.

—Quoi ! ce gentilhomme que j'ai conduit deux fois ici ne reviendra plus ?

—Non.

Le guichetier soupira. Ses rêves dorés s'évanouissaient. Cependant il ne se tint pas absolument pour battu.

—En cherchant bien, reprit-il, je suis certain que vous trouverez qu'il vous reste des adieux à faire !...

—Vous vous trompez, mon ami... Je me regarde déjà comme n'appartenant plus à ce monde... Je n'ai désormais qu'une pensée et qu'un désir, c'est de me recueillir avec Dieu.

—Je vais, si vous le souhaitez, amener ici tout à l'heure l'aumônier de la prison, un bien digne homme, je vous assure !...

—Je n'en doute pas, et cependant c'est d'un autre que lui, c'est d'un saint religieux de l'ordre des Bernardins que j'aurais voulu recevoir des encouragements et des consolations dans la cruelle situation où je me trouve.

—Ce religieux habite-t-il un des couvents de Nantes ?

—Oui.

—Eh bien ? je puis vous l'aller chercher !...

—Malheureusement c'est impossible.

—Pour quelle raison ?

—J'ai oublié le nom du saint homme.

—Ah ! diable ! voilà un fâcheux oubli !...

—Cependant il existe un moyen de retrouver et de reconnaître mon bernardin.

—Lequel ?

—Seulement ce moyen est difficile à employer et demande une intelligence subtile.

—Il me semble que la mienne en vaut bien une autre !

—Certainement... mais le temps vous manquera peut-être.

—Dites tout de même... Le temps ne m'a jamais manqué quand il s'agissait de rendre un service.

—Eh bien ! chaque jour, au moment où sonne le premier coup de midi, le religieux de qui je vous parle, agenouillé à l'entrée de la chapelle de la Vierge, dans la cathédrale, récite dévotement son *angelus*... C'est la suite d'un vœu solennel qu'il a fait dans un grand péril.

—Alors on est certain de le trouver, midi sonnant, à la cathédrale ?

—Oui... à l'entrée de la chapelle de la Vierge... .

—C'est bon. J'y serai.

—Vous n'aurez qu'à vous approcher de lui, et à lui dire : "*Mon frère, une pauvre prisonnière que vous avez connue autrefois réclame votre présence.*" Sans répondre et sans questionner, il se lèvera pour vous suivre.

—Vous pouvez compter alors qu'à midi et demi, et même plus tôt, le saint homme sera près de vous.

—Si vous faites cela, mon ami, ce n'est pas un louis que je vous donnerai, c'est dix !

—Ma fortune est faite ! pensa le guichetier.

A l'heure dite, la porte du cachot s'ouvrait. Un religieux, dont le capuchon rabattu cachait absolument le visage, en franchissant le seuil, et le porte-clefs demandait :

—Est-ce bien celui-là, madame ?

—Oui, répondit Carmen en glissant dix pièces d'or dans la main avidement tendue vers elle.

La porte se referma et l'Indien, car c'était lui, entr'ouvrit son large froc sous lequel il avait facilement caché un paquet de cordes, un second costume de religieux et un uniforme complet de soldat de la maréchaussée.

—As-tu des armes ? demanda Carmen à voix basse.

Quirino montra deux poignards. La gitane en prit un. Elle le fit disparaître dans le corsage de sa robe. Ensuite elle s'approcha de la porte et frappa doucement.

Le guichetier entra sans défiance.

—Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

Sans lui donner le temps de se reconnaître l'Indien bondit sur lui, le renversa et lui lia solidement les bras et les jambes, tandis que Carmen lui attachait un mouchoir sur la bouche de façon à l'empêcher d'appeler à l'aide.

Ceci fait, la gitane se revêtit du second costume religieux apporté par Quirino, costume dont elle rabattit le capuchon sur son visage. Elle prit le trousseau de clefs suspendu à la ceinture du malheureux guichetier et elle alla ouvrir la porte du cachot de Moralès.

XAVIER DE MONTÉPIN.

(A suivre)